

## L'HEURE DE L'AVE MARIA

(Pensées d'un auteur inconnu mises en vers.)

C'était, je m'en souviens, un soir que la nature  
Était illuminée et pleine de fraîcheur ;  
Tout, dans le firmament, avait un gai murmure,  
Tout semblait répéter des hymnes de bonheur.  
Au flanc de la montagne, en haut de la terrasse  
Où dort le vieux manoir, où j'ai rêvé souvent,  
Une enfant blonde et belle, au regard plein de grâce,  
Allait de fleur en fleur, chantant, papillonnant.

Le crépuscule était plein de vives lumières  
Qu'un soleil trop ardent venait semer, le soir,  
Et ses derniers rayons aux couleurs aurifères  
Semblaient s'y refléter comme en un grand miroir.  
Le rossignol chantait sa suave romance,  
Perché sur le vieux toit de l'antique hameau  
Et, dans les champs fleuris, comme un fil d'espérance,  
Coulait, en murmurant, un glorieux ruisseau.

Or, comme au vieux clocher de l'église voisine  
De l'Angelus du soir vibrat le tintement,  
La jeune fille blonde, à la voix argentine,  
Accourut embrasser sa bonne grand'maman :  
" Pourquoi donc vos cheveux, ô ma bonne grand'mère,  
Sont-ils si blancs tandis que les miens sont si blonds ;  
Pourquoi, sur votre front, à l'aspect sombre, austère,  
Des beaux jours du passé brisent-ils les rayons ?... "

" Autrefois, comme toi, ma blonde chevelure  
Paraît un front joyeux comme le tien, enfant.  
Mais les soucis des temps, passant sur ma figure,  
Ont chassé ces sourires pleins de rythme émoquant.  
J'ai touché, mon enfant, à l'hiver de la vie,  
Et, comme cet hiver au costume éclatant,  
Grelottant et tremblant, dans mon âme attendrie,  
Comme les beaux vieillards je suis mise de blanc ! "

" Mais, d'où viennent ces plis marquant votre visage ?...  
— Enfant, je suis à l'heure où le bon laboureur  
Dans son champ bien-aimé creuse le sillon sage  
Où germe le trésor qui produit le bonheur.  
Ma figure est un champ aux traits sombres, arides,  
La charrue est le temps qui travaille en tout lieu,  
De mon front abattu, les sillons sont les rides  
Et, de ce grand travail, le laboureur est Dieu ! "

" Pourquoi donc votre tête, à la mine pensive,  
Branle-t-elle toujours disant " oui ", disant " non " ?...  
— Enfant, c'est que le vent me rend toute passive  
Et que son souffle amer est maître de mon front.  
Je dis, " non ", quand je pense à te laisser, ma chère,  
Errante dans ce monde où tout n'est que mortel ;  
Je dis, " oui ", quand je songe à quitter cette terre  
Pour entrevoir le Dieu qui règne dans le ciel ! "

" Et pourquoi, grand'maman, vos yeux chargés de peine  
Sont-ils tout entourés d'un cercle triste et noir ?  
— C'est qu'à mon âge, enfant, l'âme n'est plus sereine,  
C'est que l'on pleure aussi chaque jour, chaque soir ;  
Et, comme le rocher où coule une eau rapide  
Finit par se creuser sous le travail du temps,  
Les pleurs ont épuisé mon œil vif et limpide  
Et fait ce cercle noir avec l'aide des ans ! "

" Et pourquoi votre dos est-il courbé, grand'mère ?...  
— Les Cèdres du Liban penchent leurs fronts altiers  
Et les chênes vaillants s'abaissent vers la terre ;  
L'on voit des monuments, en poussière, à nos pieds,  
Et, même les rochers, tout s'altère et tout tombe.  
Et, comme eux, mon enfant, je me courbe le front,  
Je me penche en pleurant vers ma pénible tombe  
Qui ne te laissera plus bientôt que mon nom ! "

" Que dites-vous, tout bas, chaque jour, à toute heure ?...  
— C'est la prière, enfant, qui m'ouvrira le ciel !  
.....

Et l'innocente vierge entrant dans sa demeure,  
Au pied du crucifix implora l'Éternel ;  
A genoux, et songeant à sa bonne grand'mère,  
Su lèvre de carmin durant longtemps pria,  
Tandis, qu'un firmament, lu lune solitaire  
Marquait le temps béni de l'AVE MARIA.

*John Laddie*

Ne blasphémons jamais les mensonges d'hier  
Et respectons en eux notre extase et nos cultes ;  
Si l'erreur était douce, aimons-là d'un cœur fier  
Ce qui fut du bonheur doit mourir sans insulte.

## LA MESSE DU REVENANT

J'ai déjà dit quelque part combien sont nombreux  
les points de rapprochement qu'on remarque entre  
nous et les Bretons de la Loire Inférieure, ceux que  
les Bretons du Morbihan — la vraie Bretagne bre-  
tonnante — nomment avec une nuance de mépris les  
" Gallos ".

Un de ces points de rapprochement, c'est une simi-  
litude frappante, dans les récits populaires, entre  
leurs légendes et quelques-unes des nôtres.

Il n'y a pas à s'y tromper, elles portent évidemment  
le cachet d'une origine commune.

Dans une conférence faite devant l'Institut cana-  
dien de Québec, en 1877, le regretté M. Chauveau  
nous raconte une vieille légende dont la scène se passe  
dans la paroisse de l'Islet.

C'est celle d'un prêtre, mort depuis cinquante ans,  
et qui, tous les soirs, au coup de minuit, apparaît à  
l'autel en habits sacerdotaux pour dire une messe  
qu'il est forcé de remettre sans cesse au lendemain  
faute de servant pour réciter les répons.

Ce prêtre est sans tête ; cette messe lui a été  
imposée, en punition des distractions et pensées fri-  
voles qu'il s'est permises à l'autel, en son vivant, dans  
l'exercice de son ministère.

Une nuit, le hasard veut qu'un élève du séminaire  
de Québec couche dans l'église et soit témoin de l'ap-  
parition.

Frappé de stupeur, il s'empresse d'aller rapporter  
le fait au curé de la paroisse, qui le conjure de s'en-  
fermer de nouveau dans l'église, et d'avoir le courage  
de dire les répons de cette messe macabre.

L'enfant se dévoue, et sauve le malheureux prêtre  
des flammes du purgatoire.

Cette histoire est populaire dans nos campagnes.

Eh bien ! laissez-moi vous répéter maintenant ce  
que j'ai entendu raconter dans la Bretagne nantaise.

A une demi-heure de marche du Pellerin, gros bourg  
situé sur la rive gauche de la Loire, à cinq lieues de  
Nantes, à peu près, se trouve une ancienne chapelle  
qu'on nomme la chapelle de Bethléem.

C'est une petite bâtisse carrée appartenant au style  
gothique de la première époque, et dont on fait remon-  
ter la construction au temps des Croisés.

Elle est sise au bord de la grand'route qui circule  
ici en plein bois, entre un coteau couronné de grandes  
futaies, et un ravin qui se creuse en face, mystérieux  
et solitaire.

Au mur latéral du petit temple, dans une niche gril-  
lée, au-dessus d'une fontaine tarie, on a placé une  
madone en plâtre, devant laquelle les paysannes et les  
chevrières du voisinage ne manquent jamais de se  
signer en passant.

Sous l'ogive de la porte principale, il y a une claire-  
voie qui permet d'apercevoir vaguement ce qui peut  
se passer à l'intérieur.

Dans le siècle dernier, le chemin royal ne suivait pas  
cette direction ; et c'est sa position isolée au milieu  
d'un bois qui, sous la Révolution, sauva l'humble sanc-  
tuaire du sort qu'on fit subir à toutes les églises des  
environs.

On prétend que cette chapelle fut construite par  
quelque châtelain ou châtelaine de l'endroit, au temps  
des Croisades, en accomplissement d'un vœu quel-  
conque.

Vous concevez que l'imagination populaire n'a pas  
manqué de broder un peu là-dessus.

Il existe même un roman qui porte ce titre : *La  
Chapelle de Bethléem*.

L'auteur, Mme d'Isolé, me contait en riant que des  
antiquaires et archéologues de Nantes s'étaient pas-  
sionnés pour ce récit, étaient allés faire des fouilles  
sur les lieux, et prétendaient avoir retrouvé des  
restes de tombeaux et les traces d'un château qui  
n'avaient existé que dans le cerveau du romancier.

Et remarquez que ces savants tenaient l'auteur lui-  
même au courant de leurs découvertes avec un empres-  
sement... et des détails...

Si bien que l'écrivain finit par se demander un jour  
— comme le Marseillais qui avait annoncé l'apparition

de la fameuse baleine — si par hasard il n'avait pas  
deviné juste.

Mais revenons à ma légende.

Un certain jour de la Toussaint, une dame du Pelle-  
rin, qui voulait se trouver à Nantes de très bonne  
heure, le lendemain, pour faire ses dévotions du jour  
des Morts, avait donné ordre à un cocher de venir la  
prendre à la pointe du jour.

Or il n'était pas encore minuit, que tous deux trot-  
taient dans la direction de Nantes.

Le cocher avait pris les vagues clartés de la lune  
levante pour les premières lueurs de l'aube. Il avait  
éveillé la dame, et ils s'étaient mis en route.

De telle sorte qu'ils se trouvèrent à passer devant la  
chapelle de Bethléem à minuit juste.

A leur grande surprise, la chapelle était éclairée.

: Qu'est-ce cela signifiait ?

On n'était pas entré là depuis des années ; cela  
tenait du mystère pour sûr.

— Voudriez-vous aller voir ce qu'il y a ? demanda la  
dame à son cocher.

— Ah ! dame, oui !

— Vous n'avez pas peur ?

— Ah ! dame, non !

En Bretagne on ne dit jamais ni un oui, ni un non,  
sans le faire précéder du mot *dame*. C'est de rigueur.

Toujours est-il que le cocher, en homme qui n'avait  
pas froid aux yeux, descendit de voiture, et se dirigea  
tout droit vers la porte de la chapelle, d'où — je l'ai  
dit plus haut — on pouvait inspecter l'intérieur.

Mais à peine avait-il collé depuis quelques instants  
son œil à la vitre, que le pauvre homme tombait à  
genoux, puis remontait précipitamment en voiture en  
disant :

— Sauvons-nous !

Voici ce qu'il avait vu et entendu :

Au premier coup d'œil, à la lueur des cierges allumés  
sur l'autel, il avait aperçu un prêtre en chasuble debout  
aux pieds des degrés, et qui disait d'une voix plaintive  
et lugubre :

— *Introibo ad altare Dei !...*

Trois fois le prêtre répéta ces premières paroles du  
service divin, en faisant une longue pose à chaque  
reprise.

La troisième fois, il attendit un peu plus longtemps,  
la tête penchée en avant comme sous le coup d'un ac-  
cablement désespéré ; puis il se retourna lentement  
pour regarder autour de lui...

C'est à ce moment-là que le cocher était tombé à  
genoux, les cheveux dressés d'épouvante.

Ce prêtre avait une tête de mort !

En une seconde, la vision avait disparu, et l'inté-  
rieur de la chapelle était rentré dans les ténèbres.

Comme dans la légende canadienne, de retour chez  
lui, le cocher, tout abasourdi, alla rapporter à son curé  
de dont il avait été témoin.

Le prêtre devint pensif.

— Aurais-tu le courage d'y retourner ? demanda-t-il  
après un instant de silence.

— Y retourner ?... ah ! mon Dieu !

— Pour sauver une âme du purgatoire ?

— Quand ?

— L'année prochaine, à pareille date et à pareille  
heure.

— Vous me faites trembler !... et pourquoi faire ?

— Pour sauver cette âme en disant les répons de  
la messe.

— Je ne les sais pas.

— Je te les enseignerai.

Le pauvre homme accepta avec courage sa mission  
de dévouement.

L'année suivante, le soir de la Toussaint, à minuit,  
il était là, seul, debout dans la porte de la chapelle  
solitaire, tremblant de tous ses membres, mais résolu  
à tout braver pour l'amour de Dieu et du devoir.

Tout à coup la chapelle s'éclaira, le prêtre fantôme  
apparut dans la porte de la sacristie, et, le calice à la  
main, vint se placer en face de l'autel.

— *Introibo ad altare Dei !* dit-il de sa voix lugubre.

— *Ad Deum qui latificat juventutem meam !* répondit  
une voix qui venait du fond de la chapelle.

C'était le brave cocher qui, dominant la peur,